Document generated on 06/03/2025 1:53 p.m.

**Moebius**
Écritures / Littérature

mœbius

# Sur la tête de Johnny Cash

Marie Hélène Poitras

Number 99, Fall 2003

Les monstres

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14445ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Poitras, M. H. (2003). Sur la tête de Johnny Cash. *Moebius*, (99), 93–102.

© Éditions Triptyque,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

## Marie Hélène Poitras

# *Sur la tête de Johnny Cash*

Cette nuit-là, une grosse vague ronde roula une baleine noire jusqu'au rivage. Elle tournoyait dans l'écume, on aurait dit un obus flottant. La lune jetait du petit lait sur son dos, comme pour la cuire ou lui peler la peau. Son ventre déchira au contact des galets et des moules ouvertes, laissant fuir un tapis de sang huileux qui vint se figer dans le sel de l'eau.

Ce 11 septembre 2003, à Saint-Jean-de-l'Anse, on n'en eut que pour le monstre échoué. Au début, on crut apercevoir un de ces petits sous-marins de l'armée américaine qui viennent parfois errer près de la baie, aux limites du village. C'est Elsie, cinq ans, qui la première vit le cachalot et son œil vitreux. Elle hurla, et ce cri réveilla l'inquiétude chez sa mère qui déposait la cafetière sur le rond du poêle. C'était là une expression de terreur, un cri tordu vers la peur, qui pointait le mauvais nord.

Le monstre était recouvert d'une buée grise, preuve qu'il y avait eu gel au sol au cours de la nuit. Sa queue oscillait au rythme des vagues, comme s'il vivait encore. Les goélands s'étaient déjà approchés de la carcasse, virevoltaient autour, cherchant une brèche où fourrager. Le tricycle gisait renversé, et la petite fille habituellement si ricaneuse flattait le melon du cachalot en sanglotant.

La nouvelle fit le tour du village. On voulut savoir si cela se mangeait, ou s'il y avait danger d'empoisonnement, mais surtout, surtout, on cherchait à connaître la raison qui avait poussé le cétacé jusqu'au rivage. Les cachalots ont l'habitude de sombrer comme des épaves, de faire naufrage jusqu'aux fonds marins, de descendre doucement parmi le varech et les goémons pour aller fondre entre les mâchoires molles des oursins. Le globe

flottant du mammifère s'emplit d'eau et cela crée un contrepoids naturel qui annule les aptitudes au flottement du spermaceti – tortillons cartilagineux tapis dans le melon cubique de l'animal. Sa présence allait à l'encontre de la logique de son espèce. Au bulletin régional, on vit la mère d'Elsie raconter comment sa fille avait découvert la «baleine au nez carré». Qu'allait-on en faire maintenant? Il fallait d'abord étudier la chose, découvrir l'âge de la bête, faire des tests pour savoir si la pollution avait altéré sa santé, parcourir les environs en hydravion pour s'assurer que ce cachalot n'était pas l'éclaireur d'un clan et, le cas échéant, mettre en branle un moyen de les sauver, de rediriger leur trajectoire vers le large.

Le lendemain, au petit matin, Elsie perçut un bruit inhabituel, une sorte de claquement obstiné mêlé à des cris d'oiseaux de mer. À l'approche du corps de l'animal, elle vit une nuée de goélands s'élever en oubliant derrière eux un nuage de fientes crayeuses, encens uriques qui rappelaient l'odeur de la chaux. Une ouverture de la taille d'une briquelette avait été pratiquée sur le flanc gauche du cachalot et ses intestins émergeaient en tubes bleuâtres, entamés par les coups de bec répétés. Sa tête s'affaissait, ramollie comme un fruit resté longtemps au soleil. Alors ils apparurent, dans leurs anoraks gris requin, traînant de petites valises à intérieur stérilisé, pourvus de fioles, d'éprouvettes et de gallons de formol, munis de scalpels et de lames de formats multiples allant du couteau plat à la serpe effilée.

— Pourquoi faire les trous dans le ventre du poisson mort? leur demanda Elsie.

— Nous sommes des biologistes et on veut comprendre pourquoi ce cachalot est venu mourir ici.

— Je sais pourquoi il est mort. C'est parce que l'eau goûte trop fort maintenant.

Les biologistes se mirent à deux pour pousser un trocart vers le cœur de la bête. Ils voulaient en tirer une carotte et analyser, par la suite, les diverses couches obtenues par la ponction: peau, graisse, muscle, organes internes,

périoste, moelle. Déjà ils avaient installé un mini-laboratoire sur la grève.

La nouvelle de leur présence au village fit le tour en un clin d'œil. Cette baleine était venue jusqu'ici, elle appartenait aux gens de la place, à Elsie plus exactement, puisqu'elle l'avait découverte. Aux nouvelles régionales, on présenta un reportage qui témoignait des points de vue des parties. D'un côté, des villageois en colère, les joues rouges et l'accent aiguisé: «On va pas le laisser aux gens de Tadoussac. Il est venu chez nous et on en fera ce qu'on veut.» Apparaissait alors la petite Elsie qui, de sa voie cristalline, s'avançait en ces termes: «Celui qui le trouve, celui qui le garde. En plus, ils font des trous dans mon cachalot puis les goélands viennent le ronger.» Et alors, tels de sournois prédateurs, les biologistes flegmatiques expliquaient que le squelette du mammifère marin serait exposé au Musée de la mer, à Tadoussac, qu'il contribuerait à enrichir la connaissance des cétacés et à sensibiliser les touristes à leur cause, ce qui s'avérerait, à moyen terme, très profitable.

On décida de monter la garde près du cachalot. De vieux marins retraités installèrent des filets et des torches autour du cadavre, si bien que même les oiseaux eurent du mal à s'en approcher. Ce soir-là, on discuta fort au village. Qu'allait-on faire du gros poisson? Pourquoi, au juste, y tenions-nous tant? Allions-nous risquer de le manger?

*

En rentrant chez lui, le maire fit halte chez Cowboy, la taverne du village, où il apprit que Johnny Cash venait de mourir à plus de 70 ans. Quelques villageois s'y étaient retrouvés et l'endroit était particulièrement bondé pour un mardi soir, comme si la présence du cachalot et la mort de l'homme en noir les avaient attirés là où ils pourraient discuter de la mort de l'un en écoutant l'autre chanter. Au second scotch glacé, le maire glissa dans un état perçant de lucidité. Il devint intuitif mais vulnérable, comme une femme sur le point de perdre ses eaux. Il se concentra sur les paroles de *One Piece at a*

*Time,* l'histoire du simple ouvrier d'une chaîne automobile qui, lentement, se construit une voiture avec des pièces subtilisées à l'usine. Maurice vint s'affaisser devant lui: «Johnny Cash s'intéressait aux laissés-pour-compte, aux petites gens comme nous autres, à ceuz-là qui virent fous parce qu'un poisson est venu mourir chez eux, comme si c'était une mine d'or. S'il était venu jusqu'ici, Johnny Cash aurait écrit une chanson sur nous autres, assurément.»

La lune, pleine, faisait l'effet d'une hostie sur du velours marine. Le maire descendit jusqu'au rivage, là où le cachalot gisait toujours dans son abri de filets. Le gardien réagit vivement à son arrivée, en criant halte dans le porte-voix. Puis il montra au maire comment se rendre auprès du monstre échoué en passant par une fine déchirure opérée dans les cordages. L'œil du cachalot était plus gros que sa tête. Une pellicule aqueuse s'était déposée sur l'iris, mais on distinguait encore clairement l'expression du cétacé. Le maire lut dans ce regard le fait de la nécessité, de même qu'une certaine résignation comme quand quelqu'un a besoin de quelque chose tout en sachant que même la foi ne viendra pas à bout du manque à combler, que les prières rebondiront d'un mur à l'autre dans leur propre écho, que l'espoir et la volonté seront mis à l'épreuve, durement, et que seul le sel du temps viendra à bout des gerçures. Puis, en fixant le vieux pêcheur, il comprit pourquoi le cachalot leur importait tant, à tous. Il pensa à la multiplication des pancartes «À vendre» et «À louer», proportionnelles à l'apparition de salons funéraires, de clubs de l'âge d'or, de bingos, et de résidences pour personnes âgées. On ne voulait plus vivre ici, on ne venait plus qu'y mourir, même les cachalots quittaient leurs bas-fonds océaniques pour venir agoniser sur la grève, à Saint-Jean-de-l'Anse. Cette ville s'était transformée en mouroir, le cimetière étendait son bras vers le quartier résidentiel et bientôt il n'y aurait plus ici que les fantômes de ce que le village avait pu être. Un camion chargé de troncs de pins passa près de lui en vibrant. «Il n'y a pourtant que dans cette ville que les camions oublient un parfum de bois sur leur passage», ironisa le maire.

Encore dans les brumes des scotchs caramel qu'il s'était envoyés, il revint en courant vers le gardien. «C'te gros poisson-là, pour nous, c'est une chance de renaître sous une nouvelle identité. Qu'est-ce que t'en penses, mon Pierrot?» Il jura sur la tête de Johnny Cash que plus un centimètre cube de chair ne serait arraché à l'animal «jusqu'à ce que putréfaction s'ensuive s'il le faut».

Le lendemain *Ring of Fire* jouait à la radio. En ouvrant les rideaux, il vit que sa femme avait accroché ses souliers sur la corde à linge. L'odeur réconfortante du café chaud l'emplit d'une force juvénile, comme un tonique réjouissant. Il s'apprêtait à livrer le dernier combat de sa vie politique, pour les gens de la place ignorés dans leur éloignement: on leur rendrait leur dignité oubliée.

Ce jour-là, après de longues tergiversations, il fut convenu par le maire et ses conseillers que le squelette du cachalot serait exposé en un arc impressionnant dès l'entrée du village, et que celui-ci serait rebaptisé L'Anse-au-Cachalot.

Dès lors, une lutte serrée s'engagea entre les biologistes et les villageois. Les premiers proposèrent aux seconds de garder tout du poisson, excepté les ossements. Comme preuve de leur bonne foi, ils voulurent même leur léguer la mâchoire... en échange des intestins. Chez Cow-boy, on discutait fort de l'entente proposée quand le maire fit son entrée. «Messieurs, dames, ne soyons pas dupes. Ne nous contentons pas que du mou. Si ces gens veulent les os, c'est pour les mêmes raisons que nous! Et puis le reste du cadavre ne nous intéresse pas. Nous ne sommes pas des charognards, et n'allons tout de même pas consommer la viande d'une baleine malade. Quant à l'huile, nous ne sommes plus au siècle dernier et ces biologistes semblent oublier que nous avons l'électricité tout comme eux, aussi éloigné et petit soit le village que nous habitons. Et pour les intestins... L'ardeur avec laquelle ils les réclament ne suffit-elle pas à nous donner envie de ne pas les laisser fêter? Car nous sommes des petites gens fiers et nous tiendrons bon. Santé, messieurs, dames, je trinque à vous tous. Et permettez-moi d'ajouter que si

ces gentils scientifiques consentent à nous léguer la mâchoire, c'est qu'au Musée de la mer de Tadoussac, il s'agit de la seule partie de l'anatomie du cachalot qu'ils ont en main. Ces gens veulent compléter un casse-tête, imaginez-vous!»

Le maire fit le tour du village, prononçant le même discours au Bingo du mardi soir, au restaurant, à l'école et même lors de la messe du dimanche à l'église de la paroisse. Il réveilla un sentiment de fierté chez ses concitoyens, fit apparaître leur côté belliqueux et cela valut le coup: leur cause allait être entendue en Cour. Aux nouvelles, on put lire, sur les pancartes des villageois: «Rendez à Elsie son cachalot!», «Nous ne sommes pas des charognards», «Ne nous prenez pas pour des poissons», et même «Free Willy».

Alors, les biologistes se rendirent voir le maire dans le but de conclure une entente à l'amiable.

— Nous sommes des gens civilisés, mon cher monsieur. Réglons cette affaire entre nous. Séparons le squelette en deux.

— Et j'imagine fort bien que, dans votre grande générosité, vous nous laisseriez l'avant du poisson, dont la mâchoire, et que vous vous contenteriez de la partie arrière, c'est-à-dire des intestins et de la queue. Telle est votre proposition?

— Vous êtes un homme perspicace, mon ch…

— Laissez-nous réfléchir, nous y reviendrons et vous convoquerons en temps et lieu. Et de grâce, ne m'appelez plus votre «cher monsieur», comme on s'adresse avec condescendance à un vieillard gâteux.

*

«Mon poisson ressemble à une vieille prune, dit Elsie à sa mère en rentrant. On peut l'écraser comme une vesse-de-loup, il échappe un peu de boucane. Ça sent la marée basse quand je mets mon nez dans les algues. Il y a de la mélasse qui fuit par en dessous de sa queue, comme quand je prends une sauterelle dans ma main des fois. Mon poisson est ridé et les mouettes qui volaient autour de lui sont mécontentes. Viens voir, maman.» Plus on

avançait vers la carcasse, plus l'odeur se révélait un âcre parfum de navigation et de déjection à faire couler les yeux. Le dos du cachalot mamelonnait en kystes douteux et son œil était tombé à l'intérieur de lui-même. Escargots, limaces et moules mauves avançaient sur lui pour aller le sucer par le flanc, là où la ponction au trocart avait été pratiquée quelques semaines auparavant. Le sable s'était ouvert autour du monstre qui, de loin, ressemblait à un immense cercueil oublié sur la grève. Si on laissait les choses aller, c'était la mer qui ravalerait finalement son poisson avec la marée montante ou la terre qui l'enseveli-rait. Le spectacle avait quelque chose de désolant. Tout ce temps perdu à se demander ce qui allait advenir du cachalot en viendrait à bout. Il fallait maintenant passer aux actes.

*

Saoulé au country, le maire avait plaidé la «cause du cachalot» sans même avoir recours à l'aide d'un avocat. Le soir venu, il allait prendre un scotch ou un café espagnol chez Cow-boy en narrant les événements du jour aux villageois qui, de plus en plus nombreux, sortaient de chez eux pour aller boire un verre. Comme conteur, le maire était inégalable. Il prenait place sur la petite scène et y allait d'un one man show divertissant. Il avait d'ailleurs toujours été bon communicateur et l'acuité avec laquelle il s'exprimait avait à voir avec le fait que dans une autre vie, il avait été prêtre. L'amour pour une femme l'avait détourné du sacerdoce, une décision qu'il n'allait jamais regretter. Le procès dura une vingtaine de jours au cours desquels le village s'éveilla de sa torpeur: un journal local fut fondé, on vit une goélette partir à la chasse au cachalot, de vieux pêcheurs se mirent à rêvasser en astiquant leurs harpons rouillés et Willy, propriétaire du Cow-boy, remboursa la totalité d'une dette qui s'éternisait. On en oublia presque la bête elle-même et le pauvre Pierrot qui pleurait l'aigreur des émanations du poisson dans ses filets.

Puis le verdict tomba: le cachalot revenait aux gens de Saint-Jean-de-l'Anse. Un dédommagement important serait versé à la Ville en raison des inconvénients entraînés par la durée des procès. On proposa même aux villageois

intéressés une courte formation sur l'art de décoller l'ambre gris à même les parois intestinales de la baleine. Ainsi ils apprirent que des agrégats se formaient dans le système digestif des cachalots, un peu à la manière des concrétions biliaires chez certains humains. Ils se déposaient dans les cavités et collaient en épaississant. D'autres couches se développaient sur ces pierres, les enrobant tout au long de la vie des cétacés. Comme ceux-ci sombraient en mourant, il était rare que l'on pût mettre la main sur l'ambre gris. Lorsque la chose s'avérait possible, la pierre se vendait très cher sur le marché du parfum européen. En effet, l'ambre gris entrait dans la composition de certains arômes. Il fallait rompre la roche à l'aide de petits marteaux pointus, pour en apprécier l'odeur, qui présentait une base souple de bois fumé et des accents sucrés de vanilline.

Pour déplacer la chair putréfiée, des grues arriveraient au village d'ici peu.

Malgré l'odeur qui planait sur la grève et enveloppait le village tel un parfum doucereux, un attroupement de villageois descendit sur le sable pour contempler la baleine avant sa disparition définitive. Sous l'action du soleil, du sel marin, de l'humidité et du temps écoulé, le monstre avait fendu et déversé ses intérieurs en un arc-en-ciel rose, bleu et gris. Ses varices dessinaient des labyrinthes sur l'enveloppe diaphane du pancréas et étiraient des feux d'artifice veineux jusqu'au foie. Un écosystème se développait dans les organes du monstre: algues et mollusques évoluaient avec rapidité dans cette profusion de chair. Les filets protecteurs avaient cédé lors de sa déchirure et les oiseaux de mer pouvaient désormais enfouir à leur guise leur petit bec fouilleur dans l'animal défait. Même un chien s'était aventuré jusqu'au carnage et rongeait en geignant la queue du cachalot. En ouvrant l'estomac, aussi vaste qu'un parachute, on découvrirait éventuellement un poulpe long de trois mètres et quelques restants broyés de homards. Cette baleine était un véritable sac à surprises. Mais ce qui impressionna encore davantage les villageois fut ce fœtus asphyxié de la taille d'un cheval, qui avait roulé sur l'estomac pourpre de la mère.

On fit blanchir les os au soleil pour bien les dégraisser d'abord, puis à la chaux afin de les assécher. Ceux du fœtus furent déposés pêle-mêle dans une boîte que l'on envoya aux biologistes avec ce mot: «Un puzzle miniature vous attend, la mâchoire en moins. Nous ne sommes pas sans savoir que vous possédez déjà ce morceau. Vos amis de l'Anse-aux-Cachalots.» Le recours au pluriel dans la nouvelle toponymie avait quelque chose de frondeur. L'impudence des villageois se manifestait dans toute sa splendeur, toute contenue dans la simple marque du pluriel. Deux humbles lettres. Et vlan.

La venue du cachalot avait viré le village à l'envers. Toute cette agitation, ces enjeux de fierté, ces luttes territoriales et ces bouteilles vidées chez Cow-boy sur des airs de Johnny Cash, tout ça pour une baleine fécondée trop jeune qui, sentant son heure approcher, avait eu la folie de croire qu'en dérivant ainsi vers la terre ferme, peut-être son petit serait réchappé par les hommes. C'était mal les connaître, eux qui, encore ivres et envoûtés par les vapeurs d'ambre gris, buvaient leur victoire et leur paye chez Cow-boy en massacrant *The Beast in Me.*